

Un Christ «pour la justice»

(Notes de lecture)

Richard BERGERON

Le tome II de la *Christologie* du P. C. DUQUOC traite du mystère pascal. Le sens global de la réflexion se dégage bien du sous-titre, «Le Messie»¹. Le messianisme de Jésus est le pôle central autour duquel s'articule l'interprétation que l'A. donne des grands actes sauveurs de Jésus, mort-résurrection-parousie; c'est l'idée maîtresse qui lui permet de créer un discours christologique cohérent et d'intégrer dans une vue unifiée les différents aspects du mystère de Jésus.

La première tranche du volume est en partie consacrée à la présentation critique de quelques théologiens contemporains d'outre-Rhin. A cette occasion, l'A. laisse déjà pressentir quelle route suivra sa réflexion et quels en seront les présupposés historiques, herméneutiques et théologiques. Ces présupposés sont multiples, et il est impossible de les exposer et de les évaluer dans le cadre de cette note bibliographique. Il convient cependant de rappeler le plus important, celui sur lequel repose tout l'édifice christologique du P. Duquoc. On pourrait l'énoncer de la façon suivante: le fait et le sens sont inséparables, dès lors la signification ne précède pas l'événement. La rupture du sens et du fait et la priorité de la signification sur l'événement sont à rejeter à tout prix parce qu'elles font glisser imperceptiblement le discours christologique dans la gnose. Il faut maintenir fermement l'unité du sens et du fait. C'est se fermer à l'intelligence du mystère du Christ que d'arracher Jésus à son histoire particulière. C'est renoncer à comprendre la rédemption que de parler de la mort de Jésus comme d'une catégorie théologique sans se rap-

1. Ch. Duquoc, *Christologie*, t. II, Paris, Cert, 1972, 354 pp.

porter à l'événement historique, ou que d'arracher la croix à l'histoire en l'élevant au stade de symbole, de chiffre ou de théorie explicative de l'action de Dieu. La réflexion christologique doit partir de la carrière terrestre de Jésus et elle doit affirmer la facticité de sa résurrection et de sa parousie. La mort-résurrection-parousie, comme sens, ne peut pas se séparer de la mort-résurrection-parousie comme réalité objective. C'est donc sur ce grand principe de l'unité du sens et du fait que l'A. construit sa synthèse christologique.

Cette synthèse s'élabore autour des quatre coordonnées dialectiques suivantes:

- I lien entre la carrière terrestre de Jésus, s'achevant par la mort, et son existence pascale;
- II rapport entre le Christ ressuscité et l'humanité;
- III relation entre le Seigneur et le terme de l'histoire;
- IV lien entre le messianisme de Jésus et la révélation du Père.

I La mort de Jésus ne révèle tout son sens que si elle est vue sur l'arrière-fond de sa carrière historique d'une part et contemplée à la lumière de sa résurrection d'autre part. La mort de Jésus n'est pas un symbole universel; elle n'est rien d'autre que l'issue d'un procès injuste qui met prématurément un terme à l'action messianique de Jésus. Cette mort est peut-être la conséquence de la méchanceté des juifs et des romains. Elle doit plutôt être considérée comme la phase ultime d'un conflit ouvert entre Jésus et les autorités religieuses, conflit qui s'enracinait dans deux conceptions opposées de la volonté de Dieu et de l'obéissance à cette volonté. Si bien que la croix est le résultat inévitable de l'attachement des chefs juifs à la Loi et aux institutions religieuses, qui étaient considérées comme expression de la volonté de Dieu. L'attitude de Jésus, en effet, mettait en question l'ensemble du système religieux du judaïsme. Il a fait de sa vie une «lutte pour la justice». Cette lutte a pris la forme d'un service humble et d'une parole prophétique. Le messianisme de Jésus apparaît donc comme un antimessianisme puisqu'il a revêtu une forme radicalement opposée aux conceptions populaires. Le comportement de Jésus présentait un caractère subversif. Sa volonté de changer les rapports humains et sociaux ébranlait toutes les sécurités traditionnelles. Sa mort sera la conséquence de sa lutte pour la justice, puisqu'il a préféré la justice à sa propre vie.

La résurrection, de son côté, jette un éclairage complémentaire sur la mort de Jésus. Pâques est le sceau de Dieu sur la carrière de Jésus. Puisque la résurrection est la ratification divine de

ce que Jésus a dit et fait, sa lutte pour la justice et sa mort qui la couronne sont devenues le chemin qui rend vaines l'injustice et la mort. Ainsi donc la résurrection est la révélation du sens inhérent à la lutte pour la justice qu'a livrée Jésus en son temps. «Le sens immanent à la Résurrection n'est pas autre que le sens immément à la vie de Jésus. Il est inclus dans la préférence pour la «justice» à sa propre vie» (p. 206). Ainsi donc le lien entre la mort de Jésus et sa résurrection est intérieur à la vie historique de Jésus. Il est identifiable au sens que Jésus donna à sa vie historique: une lutte pour la justice (p. 227).

II La seconde coordonnée de la synthèse du P. Duquoc concerne le rapport de Jésus ressuscité à l'humanité et à l'histoire en devenir. La mort et la résurrection de Jésus sont *pro nobis*. D'où leur viennent cette portée salvifique et cette dimension universelle? C'est précisément, dit l'A., «le lien entre Croix et Résurrection identifié à la lutte de Jésus pour la justice qui est effectivement source de libération dans notre histoire, Promesse» (p. 228). Le messianisme de Jésus ressuscité doit être compris à partir de l'Ascension qui symbolise l'absence du Seigneur et à partir de la Pentecôte qui est le don de l'Esprit, arrhes de la Promesse. Cela veut dire que le messianisme du Ressuscité ne se déploie pas dans l'extériorité, mais dans la puissance de l'Esprit. En d'autres termes, la résurrection de Jésus ne rend pas désuète la forme historique de sa messianité. La seigneurie de Jésus s'exerce sous le mode du messianisme du serviteur; elle se meut à l'intérieur du système de référence de son messianisme historique. Loin de rendre vain le régime de vie du Jésus historique, le mystère pascal l'intitue comme norme de son action seigneuriale. Par la victoire de Jésus sur la mort, sa lutte pour la justice est devenue le mode d'être normatif de l'agir de Dieu dans le monde. Dieu n'instaure pas sa justice par le déploiement d'une puissance qui viendrait bouleverser les conditions historiques de l'homme. L'Esprit fait entrer l'homme dans la lutte pour la justice. C'est par la médiation de l'homme qui lutte pour la justice que le Royaume advient ici et maintenant.

Certes la justice de Dieu est eschatologique; dans son stade final, elle est objet de la Promesse. Cependant cette justice ultime n'est pas sans lien avec l'ici-bas. C'est maintenant qu'elle inaugure ses effets dans le monde. L'anticipation de la justice ultime dans l'histoire prend forme de libération. La Promesse postule des médiations. Et c'est au niveau de ces médiations que se situe le rapport du Christ à notre histoire. Ces médiations prennent une forme analogue au messianisme historique de Jésus. Elles sont des «signes» qui n'excèdent en rien la condition historique

de l'homme. C'est la qualité humaine des «signes», c'est leur authenticité et non leur valeur transcendante qui en garantit la capacité épiphanique. C'est la Promesse qui assure la portée insoupçonnée des signes. Ainsi donc la dialectique entre la Promesse et les médiations devient le chemin qui permet de penser le rapport entre Jésus et l'histoire en devenir.

III Quant à la relation entre le Christ et le terme de l'histoire —troisième coordonnée de la synthèse du P. Duquoc— elle ne peut être définie qu'à la lumière d'une bonne intelligence de la Parousie. L'A. s'inscrit en faux contre une interprétation existentielle de la Parousie. Celle-ci est autre chose qu'une donnée structurelle de l'humanité et de la Révélation. Dans la résurrection, il y a anticipation de la fin de l'histoire; mais celle-ci reste cachée. Elle demeure proclamée comme Promesse. La résurrection est objet de foi. Ce qui demeure objet de promesse, c'est la conséquence de la victoire de Jésus sur l'injustice et la mort. La résurrection de Jésus appelle donc une vérification future. Or, si la résurrection est une donnée objective, «la parousie qui en est la vérification ultime doit être une donnée objective, à caractère événementiel» (p. 308). La justification de Jésus comme Messie, anticipée dans la résurrection, attend sa ratification finale et universelle à la parousie.

C'est pourquoi la Parousie est aussi jugement général. Elle manifeste, en effet, l'unité entre le rapport à l'égard d'autrui et l'attitude envers le Messie. Cette identité entre le cause de l'homme et la cause de Dieu demeure cachée, mais elle attend son dévoilement à la parousie. Celle-ci sera la vérification de l'espérance de ceux qui ont préféré la justice à leur propre vie; elle sera jugement pour ceux qui n'ont pas reconnu l'action de Dieu dans la lutte de son serviteur et qui ont préféré leur propre vie à la justice. Le jugement est donc «le produit de l'histoire totale» (p. 313).

IV La dernière coordonnée de la *Christologie* du P. Duquoc a trait au lien qui existe entre le messianisme de Jésus et la révélation du Père. Le messianisme choisi par Jésus et son attitude filiale à l'égard de Dieu étaient, d'après l'A., «la condition et le contenu de la manifestation de la vie de Dieu, pour nous» (p. 319). Un messianisme puissant aurait été une forme de l'exaltation de la mégalomanie du désir. On en serait resté au phantasme d'un père qui détiendrait des privilèges dont le fils devrait s'emparer pour être lui-même. Jésus lui-même et les hommes après lui seraient demeurés prisonniers de la toute-puissance du désir qui aspire au meurtre du père. Entrer dans le jeu des tentations messianiques, c'eût été pour Jésus rendre impossible la révélation du

Père. Cela n'aurait servi qu'à manifester la toute-puissance du désir. La conscience filiale de Jésus n'a pas été étrangère à la forme messianique qu'il a choisie. En rejetant le messianisme de puissance, Jésus «a récusé nos phantasmes du divin, fruit de notre désir: Il nous rend libres. En nous rendant libres, il révèle le Père, lui-même et l'Esprit qu'il nous donne» (p. 347).

Voilà une synthèse bien articulée et cohérente. La pensée se déploie avec rigueur et le raisonnement suit son cours sans méandres inutiles. Il y a bien ça et là des répétitions, des développements trop longs, des retours en arrière dont l'A. aurait pu se dispenser. Mais l'ouvrage présente, dans son ensemble, une synthèse rigoureuse dans une langue claire, pleine de verve et de mordant.

Cette synthèse christologique élaborée autour du thème de la justice est en harmonie avec les aspirations actuelles de beaucoup d'hommes qui ont fait de la justice l'idéal de leur vie et l'objet de leurs efforts — que cette justice soit recherchée dans le réformisme libéral, dans la révolution, dans le vécu utopique, etc. Le discours christologique du P. Duquoc va à la rencontre de ces aspirations. On pourra accuser l'A. de faire de la démagogie théologique en voulant être dans le coup, en ravalant le Christ au niveau des désirs ambigus de justice et en le peignant sous les traits d'un héros mort pour la justice.

L'A. échappe à cette accusation. Certes sa synthèse ne manquera pas de trouver des harmoniques chez tous les assoiffés de justice. L'A. tient à mouler sa christologie dans des catégories «vivantes», parlant aussi bien à l'intelligence qu'au cœur de l'homme contemporain; et il ne craint pas d'abandonner les schémas classiques devenus hermétiques. Cependant ce souci d'être compris par l'homme d'aujourd'hui ne préside pas à l'intention de l'A. S'il présente un «Christ pour la justice» ce n'est pas pour sacrifier au goût du jour; c'est pour demeurer fidèle aux exigences de l'histoire. Interpréter la carrière de Jésus en termes de lutte pour la justice, c'est rendre compte, pense l'A., de toutes les données historiques.

L'A. a raison de chercher dans la lutte pour la justice le sens de la carrière de Jésus, mais à condition de ne pas oublier qu'il ne s'agit là d'une lecture de l'événement-Jésus. A l'aide d'autres grilles d'interprétation, d'autres lectures seraient possibles. Certes l'A. était justifié de choisir la justice comme clé d'interprétation de la vie de Jésus. Cette notion très large lui permettait d'embrasser beaucoup d'aspects, historiques et eschatologiques, du mystère du Christ.

Cependant il privilégie son interprétation au point de la ren-

dre exclusive. Il laisse souvent pressentir, sans le dire explicitement, que la lutte pour la justice est la seule lecture qui permet de comprendre correctement la mort et la résurrection de Jésus. Une perspective aussi exclusive serait unilatérale et réductrice. Par exemple permettrait-elle d'intégrer vraiment la dimension ecclésiale du mystère de Jésus? D'ailleurs cet aspect n'est pas retenu par l'A. L'Eglise ne trouve pas de place dans sa synthèse christologique. Et pourtant l'idée d'une communauté n'est certainement pas étrangère à Jésus. On conçoit mal qu'on puisse faire abstraction de cette idée en parlant de la carrière de Jésus, qu'on puisse expliquer la Seigneurie du Christ sans faire référence à l'Eglise. C'est pourtant ce que fait le P. Duquoc.

Quoi qu'il en soit, la perspective de l'ouvrage paraît valable et même prometteuse. Cependant le lecteur reste sur sa faim. Il aurait aimé que l'A. fondât davantage certaines affirmations et qu'il expertisât plus longuement tous les recoins de son hypothèse. En somme, il aurait aimé que l'A. consacrat moins de temps à parler des autres théologiens au profit d'une meilleure élucidation de son intuition.

Il est dommage, en effet, que la synthèse proprement dite de l'A. ne commence qu'à la p. 190. Dans les pages qui précèdent, l'A. énonce quelques-uns de ses présupposés, pose certaines assises et rappelle quelques données exégétiques. Mais on comprend mal l'importance donnée à la descente aux enfers (pp. 51-69) et aux théories de la substitution pénale et de la satisfaction viciaire (pp. 46-51; 175-181; 188-190). On ne comprend guère mieux la place accordée à l'exposé critique de la doctrine de Bultmann, de Barth, de Marxsen, de Pannenberg, de Moltmann sur la résurrection de Jésus (pp. 93-162). Evidemment la pensée de ces auteurs est présentée avec intelligence et carté, et évaluée avec finesse. L'A. possède un vrai charisme pour exposer la pensée d'un autre et pour en montrer les articulations majeures; et il a le génie de détecter rapidement la fissure dans un raisonnement, les carences d'une synthèse et les dangers d'une perspective. Mais cette partie (pp. 93-162) n'en forme pas moins un bloc hétérogène qui aurait pu avantageusement figurer en appendice. On voit mal pourquoi l'A. l'a insérée dans sa démarche puisque, de fait, aucun dialogue ne s'instaure entre sa pensée et la leur.

Faut-il relever en terminant les quelques coquilles qui se sont glissées dans le texte. P. 94, ligne 5: le «de» est en trop devant H. G. Geyer. P. 332, notes 298 et 299: il faut lire plutôt 288 et 289. P. 347, ligne 2, le Messie a perdu un «s» en cours de route.